

III

Il y a une grande différence entre la lettre de M. Dumas et le discours de M. Zola, sans parler de la différence extérieure qui consiste en ce que le discours de M. Zola semble rechercher l'approbation de la jeunesse à laquelle il est adressé, tandis que la lettre de M. Dumas ne flatte pas les jeunes gens, ne leur dit pas qu'ils sont des personnages importants et que tout dépend d'eux (ce qu'ils ne doivent jamais croire s'ils veulent être bons à

quelque chose), mais au contraire leur signale leurs défauts habituels, leur présomption et leur légèreté. La principale différence entre ces deux écrits consiste en ce que le discours de M. Zola a pour but de retenir les hommes sur la voie dans laquelle ils se trouvent en leur faisant accroire que ce qu'ils savent est précisément ce qu'il leur est nécessaire de savoir et ce qu'ils font précisément ce qu'ils doivent faire, tandis que la lettre de M. Dumas leur montre qu'ils ignorent l'essentiel de ce qu'ils devraient savoir et ne vivent pas comme ils devraient vivre.

Plus les hommes croiront qu'ils peuvent être amenés malgré eux, par une force extérieure agissant d'elle-même, religion ou science, à un changement bienfaisant de leur existence et qu'ils n'ont qu'à travailler

dans l'ordre établi, plus difficilement ce changement s'accomplira et c'est surtout par là que pèche le discours de M. Zola.

Au contraire, plus les hommes croiront qu'il ne dépend que d'eux-mêmes de modifier leurs rapports mutuels et qu'ils peuvent le faire quand ils le voudront en s'aimant les uns les autres au lieu de s'entre-déchirer comme ils le font, plus cela deviendra possible. Plus les hommes se laisseront aller à cette suggestion, plus ils seront entraînés à réaliser la prédiction de M. Dumas. Et c'est là le grand mérite de la lettre de M. Dumas.

M. Dumas n'appartient à aucun parti, à aucune religion ; il a aussi peu de foi dans les superstitions du passé que dans celles du présent, et c'est précisément à cause de cela qu'il observe, qu'il pense et qu'il

voit non seulement le présent, mais aussi l'avenir, comme ceux que l'on appelait dans l'antiquité les voyants. Il paraîtra étrange à ceux qui, en lisant un écrivain, ne voient que le contenu d'un livre et non pas l'âme de l'auteur, que M. Dumas, l'auteur de la *Dame aux Camélias* et de l'*Affaire Clémenceau*, ce même Dumas voie l'avenir et prophétise. Mais si bizarre que cela vous paraisse, la prophétie, se faisant entendre non pas dans le désert ou sur les bords du Jourdain de la bouche d'un ermite couvert de peaux de bêtes, mais apparaissant dans un journal quotidien au bord de Seine, n'en reste pas moins prophétie.

Les paroles de M. Dumas en ont tous les caractères : 1° comme toute prophétie, elle est tout à fait contraire à la disposition

générale des hommes au milieu desquels elle se fait entendre ; 2° cependant tous ceux qui l'entendent ressentent sa vérité, et 3° surtout, elle pousse les hommes à réaliser ce qu'elle prophétise.

M. Dumas prédit que les hommes, après avoir tout essayé, se mettront sérieusement à appliquer à la vie la loi de l'amour fraternel et que ce changement se produira beaucoup plus tôt qu'on ne le pense. On peut contester la proximité de ce changement, même sa possibilité ; mais il est évident que s'il se produisait, il résoudrait toutes les contradictions, toutes les difficultés, et détournerait tous les malheurs dont nous menace la fin de notre siècle.

La seule objection, ou plutôt la seule question qu'on puisse faire à M. Dumas, est celle-ci : Si l'amour du prochain est

possible, inhérent à la nature humaine, pourquoi s'est-il passé tant de milliers d'années (car le commandement d'aimer Dieu et son prochain n'est pas un commandement du Christ mais encore de Moïse) sans que les hommes, qui connaissaient ce moyen de bonheur, ne l'aient pratiqué ? Quelle est la cause qui empêche la manifestation de ce sentiment si naturel et si bienfaisant pour l'humanité ? Il est évident que ce n'est pas assez de dire : aimez-vous les uns les autres. Cela se dit depuis trois mille ans ; on ne cesse de le répéter sur tous les tons du haut de toutes les chaires religieuses et même laïques ; mais les hommes n'en continuent pas moins à s'exterminer au lieu de s'aimer comme on le leur prêche depuis tant de siècles. De nos jours il n'est douteux pour personne que si, au lieu de

s'entre-déchirer en recherchant chacun son propre bonheur, celui de sa famille ou de sa patrie, les hommes s'aidaient les uns les autres, s'ils remplaçaient l'égoïsme par l'amour, s'ils organisaient leur vie sur le principe collectiviste au lieu du principe individualiste, comme le disent dans leur mauvais jargon les sociologues, s'ils s'aimaient entre eux comme ils s'aiment eux-mêmes, si au moins ils ne faisaient pas aux autres ce qu'ils ne voudraient pas qu'il leur fût fait, comme cela a été bien dit depuis deux mille ans, la dose de bonheur personnel que recherche chaque homme serait plus grande et la vie humaine en général serait raisonnable et heureuse au lieu d'être ce qu'elle est, une suite de contradictions et de souffrances.

Personne ne doute que si les hommes

continuent à s'arracher les uns aux autres la propriété du sol et les produits de leur travail, la revanche de ceux qui sont privés du droit de travailler à la terre et des produits de leur labeur ne se fera pas attendre, et que tous les opprimés reprendront avec violence et vengeance tout ce qui leur a été enlevé. Personne ne doute non plus que les armements réciproques des nations n'aboutissent à de terribles massacres, à la ruine et à la dégénération de tous les peuples enchaînés dans ce cercle d'armements. Personne ne doute que l'ordre de choses actuel, s'il se prolonge encore pendant quelques dizaines d'années, n'amène une débacle imminente et générale. Nous n'aurions qu'à ouvrir les yeux pour voir l'abîme vers lequel nous avançons. Mais on dirait que s'est réalisée sur les hommes

de notre temps la prophétie que citait Jésus : ils ont des oreilles pour ne pas entendre et des yeux pour ne pas voir, et un entendement pour ne pas comprendre.

Les hommes de nos jours continuent à vivre comme ils ont vécu, et ne discontinuent pas de faire ce qui doit inévitablement les perdre. D'ailleurs les hommes de notre monde chrétien reconnaissent tous sinon la loi religieuse de l'amour, du moins la règle morale de ce principe chrétien : ne pas faire à autrui ce qu'ils ne voudraient pas qu'on leur fit, mais ils ne l'observent point. Évidemment il y a une raison majeure qui les empêche de faire ce qui leur est avantageux, ce qui les sauverait des dangers qui les menacent et ce que leur dicte la loi de leur Dieu et leur conscience. Faut-il dire que l'amour

appliqué à la vie est une chimère? Mais alors pourquoi, depuis tant de siècles, les hommes se laisseraient-ils tromper par ce rêve irréalisable? Il serait temps de le reconnaître. Or, les hommes ne peuvent se résoudre ni à suivre dans leur vie la loi de l'amour, ni à en abandonner l'idée. D'où cela vient-il? Quelle est la raison de cette contradiction qui dure depuis des siècles? Ce n'est pas que les hommes de notre temps n'aient le désir, ni la possibilité de faire ce que leur dictent à la fois et leur bon sens et le danger de leur état, et surtout la loi de celui qu'ils nomment Dieu et leur conscience, mais c'est qu'ils font précisément ce que M. Zola leur conseille de faire : ils sont occupés, ils travaillent tous à un travail commencé depuis longtemps et dans lequel il est impossible de s'arrêter pour

se concentrer, réfléchir à ce qu'ils devraient être. Toutes les grandes révolutions dans la vie des hommes se font dans la pensée. Qu'un changement se produise dans la pensée des hommes et l'action suivra aussi inmanquablement la direction de la pensée que la barque suit la direction donnée par le gouvernail.

IV

Dès sa première prédication Jésus ne disait pas aux hommes : aimez-vous les uns les autres (il enseigna l'amour plus tard à ses disciples), mais il disait ce que prêchait avant lui Jean-Baptiste, le repentir, le *μετάνοια*, c'est-à-dire le changement de la conception de la vie. *Μετανοεῖτε*, changez votre conception de la vie ou bien vous périrez tous, disait-il. Le sens de votre vie ne peut pas consister dans la poursuite de votre bien-être personnel ou de celui de

votre famille ou de votre nation, parce que ce bonheur ne peut être atteint qu'au détriment de celui de votre prochain. Comprenez bien que le sens de votre vie ne peut consister que dans l'accomplissement de la volonté de celui qui vous a envoyé dans cette vie et qui exige de vous non pas la poursuite de vos intérêts personnels, mais l'accomplissement de son but, à lui : l'établissement du royaume des cieux, comme le disait Jésus.

Μετάνοεττε, changez de manière de concevoir la vie ou bien vous périrez tous, disait-il, il y a 1800 ans ; et il ne cesse de le faire à présent par toutes les contradictions et tous les maux de notre temps, qui proviennent tous de ce que les hommes ne l'ont pas écouté et n'ont pas accepté la conception de la vie qu'il leur proposait.

Μετάνοεττε, disait-il, ou bien vous périrez tous. Et l'alternative est la même. La seule différence est qu'elle est plus pressante de nos jours. S'il était possible, il y a 2000 ans, du temps de l'Empire Romain, même du temps de Charles-Quint, même avant la Révolution et les guerres napoléoniennes, de ne pas voir la vanité, je dirai même l'absurdité des tentatives faites pour acquérir le bonheur personnel, de la famille, de la nation ou de l'État, par la lutte contre tous ceux qui recherchent le même bonheur personnel de la famille ou de l'État, cette illusion est devenue parfaitement impossible de notre temps pour chaque homme qui s'arrêterait, ne fût-ce que pour un instant, dans sa besogne et réfléchirait à ce qu'il est, à ce qu'est le monde autour de lui et à ce qu'il devrait être. De sorte que si j'étais

appelé à donner un conseil unique, celui que je jugerais le plus utile aux hommes de notre siècle, je ne leur dirais qu'une chose : au nom de Dieu, arrêtez-vous pour un instant, cessez de travailler, regardez autour de vous, pensez à ce que vous êtes, à ce que vous devriez être, pensez à l'idéal.

M. Zola dit que les peuples ne doivent pas regarder en haut, ni croire à une puissance supérieure, ni s'exalter dans l'idéal. Probablement M. Zola sous-entend sous le mot idéal ou bien le surnaturel, c'est-à-dire le fatras théologique de la Trinité, de l'Église, du Pape, etc., ou bien l'*inexpliqué*, comme il le dit, les forces du vaste monde dans lequel nous baignons. Et dans ce cas les hommes feront bien de suivre le conseil de M. Zola. Mais c'est que l'idéal n'est ni le surnaturel, ni l'inexpliqué.

L'idéal est au contraire tout ce qu'il y a de plus naturel et de plus, je ne dirai pas expliqué, mais de plus certain pour l'homme.

L'idéal, en géométrie, c'est la ligne parfaitement droite et le cercle dont tous les rayons sont égaux ; en science, c'est la vérité pure ; en morale, la vertu parfaite. Bien que toutes ces choses, la ligne droite comme la vérité pure et la vertu parfaite n'aient jamais existé, elles nous sont non seulement plus naturelles, plus connues et plus *expliquées* que toutes nos autres connaissances ; mais ce sont les seules choses que nous connaissions véritablement et avec une entière certitude.

On dit vulgairement que la réalité, c'est ce qui existe ; ou bien que ce n'est que ce qui existe qui est réel. C'est tout le con-

traire : la vraie réalité, celle que nous connaissons véritablement, c'est ce qui n'a jamais existé. L'idéal est la seule chose que nous connaissons avec certitude et il n'a jamais existé. Ce n'est que grâce à l'idéal que nous connaissons quoi que ce soit, et c'est pourquoi l'idéal seul peut nous guider comme individus et comme humanité dans notre existence. L'idéal chrétien est devant nous depuis dix-huit siècles ; il brille de notre temps avec une telle intensité qu'il faut faire de grands efforts pour ne pas voir que tous nos maux proviennent ce que nous ne le prenons pas pour guide. Mais plus il devient difficile de ne pas le voir, plus certains hommes augmentent d'efforts pour nous persuader de faire comme eux, de fermer les yeux, afin de ne pas le voir. Pour être bien sûr d'arriver,

il faut surtout jeter la boussole par-dessus bord, — disent-ils, et ne point s'arrêter. Les hommes de notre monde chrétien ressemblent à des gens qui, pour déplacer quelque objet qui leur gêne l'existence, le tirent dans des directions opposées et n'ont pas le temps de s'accorder sur la direction dans laquelle ils devraient travailler. Il suffirait à l'homme actuel de s'arrêter un instant dans son activité et de réfléchir, de comparer les exigences de sa raison et de son cœur avec les conditions de la vie telle qu'elle est, pour s'apercevoir que toute sa vie, toutes ses actions sont en contradiction incessante et criante avec sa raison et son cœur. Demandez séparément à chaque homme de notre temps quelles sont les bases morales de sa conduite, et presque tous vous diront que ce sont les principes

chrétiens ou bien ceux de la justice. Et en le disant ils seront sincères. D'après l'état de leur conscience, tous ces hommes devraient vivre comme des chrétiens ; regardez-les, ils vivent comme des bêtes féroces. De sorte que, pour la grande majorité des hommes de notre monde chrétien, l'organisation de leur vie n'est pas le résultat de leur manière de voir et de sentir, mais de ce que certaines formes, nécessaires jadis, continuent d'exister à l'heure qu'il est uniquement par l'inertie de la vie sociale.

V

Dans les temps passés, quand les maux produits par la vie païenne n'étaient pas encore aussi évidents et surtout les principes chrétiens si généralement acceptés, si les hommes trouvaient moyen de soutenir consciemment le servage des ouvriers, l'oppression des uns par les autres, la loi pénale et surtout la guerre, il est devenu complètement impossible à l'heure qu'il est